

S.-Honoré d'Eylau, 3e Conférence sur l'Encyclique *Laudato si'* du pape François, 14 décembre 2015

- Lors de la 1ère conférence, le 12 octobre, **le p. Matthieu Villemot** a présenté l'ensemble de l'Encyclique *Laudato si'* du pape François, qui est une encyclique sociale dans la droite ligne des grandes encycliques sociales des papes précédents, avant de parler plus précisément du 1er chapitre de cette encyclique, qui nous invite à prendre conscience de la situation actuelle : cette invitation se fait pressante et vigoureuse, en raison même de l'aveuglement de beaucoup à ce sujet, notamment dans nos pays industriels, alors même que, comme dit le pape, "l'humanité a déçu l'attente divine".

- Lors de la 2ème conférence, le 9 novembre, **le p. Michel Gueguen** nous a parlé du 2ème chapitre de cette encyclique, soulignant en particulier, à la lumière de **l'Écriture** et de la Tradition, que Dieu est Relation, et que l'homme créé à son image est donc lui aussi un être de relation, c'est-à-dire qu'il ne peut se suffire à lui-même. C'est vrai de l'humanité tout entière, c'est vrai à plus forte raison de chaque être humain. C'est pourquoi la terre doit être considérée comme un héritage commun, dont les fruits doivent bénéficier à tous. La sagesse divine rejoint ici la sagesse humaine.

- Il s'agit pour moi aujourd'hui de vous présenter le **3ème chapitre de l'Encyclique** (donc les §§ 101 à 136), sur la **racine humaine de la crise écologique** ; je ne le ferai pas en résumant chaque paragraphe, ce serait fastidieux, vous êtes assez grands pour le faire vous-mêmes ! je préfère vous faire part de la façon dont moi je les ai compris et dont ils ont résonné en moi, y compris concernant des points qui ne sont pas directement abordés par le pape dans ce chapitre 3, notamment la politique. Je vous rappelle que le but d'une encyclique, c'est d'être lue et reçue par tous et par chacun comme un don de l'Église, un don exigeant et qui appelle discussion et réponse.

Ce 3ème chapitre de l'Encyclique est destiné à identifier de façon la plus approfondie possible les racines des problèmes posés par la technocratie et par l'oubli de ce qu'est **l'homme**, c'est-à-dire, encore une fois, non pas un être autosuffisant, auto-référencé, autocentré, mais un être de relation. La tentation de l'anthropocentrisme est aussi ancienne que l'homme, mais pour le pape l'époque moderne se caractérise par "une **démésure** anthropocentrique" (§ 116 : "Un rêve prométhéen de domination sur le monde s'est souvent transmis, qui a donné l'impression que la sauvegarde de la nature est pour les faibles."). Certes, l'homme est bien au centre de la création, mais il ne doit pas se centrer sur lui-même, parce que la création, par définition, dont l'homme est le centre, doit être tout entière, homme compris, centrée sur le Créateur. Autrement dit, l'homme est un centre qui doit renvoyer toute la création sur un autre centre, plus grand que lui ; créé à **l'image** de Dieu, il doit renvoyer sur **l'Image même** de Dieu, c'est-à-dire le Christ, lequel renvoie sans cesse toutes personnes et toutes choses à son Père des Cieux. Au § 117, le pape dénonce ce que dénonçait déjà s. Jean-Paul II dans *Centesimus annus* (1991) : "Au lieu de remplir son rôle de collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la création, l'homme se substitue à Dieu et ainsi finit par provoquer la révolte de la nature". En l'absence de cette relation à Dieu et au reste des créatures, l'homme en général et chaque être humain en particulier tombe dans un profond égoïsme, et finit par considérer autrui non pas comme un frère mais comme un rival, ou comme un objet taillable et corvéable à merci, et finalement jetable : d'où l'expression "culture du déchet", cette "culture du déchet" qui est la porte ouverte à de terribles abus. Le pape en donne quelques exemples : "la traite des êtres humains, la criminalité organisée, le narcotrafic... l'achat d'organes des pauvres dans le but de les vendre ou de les utiliser pour l'expérimentation, le rejet d'enfants parce qu'ils ne répondent pas au désir de leurs

parents" (§123). Autre affirmation, au § 120 : "La défense de la nature n'est pas compatible avec la justification de l'avortement." Et en effet, ce serait contradictoire : il s'agit de défendre la vie, à commencer par l'être humain lui-même, à commencer donc par l'embryon (§§ 117 à 120). Comme le soulignait le p. Matthieu Villemot, "défense de l'homme et défense de l'environnement sont intimement liées. L'homme demeure "la seule créature que Dieu a voulue pour elle-même" (citation de Vatican II)", à son image. Mais l'homme se doit d'être conscient de ses liens avec le reste de l'univers, qu'il est chargé non pas d'exploiter à outrance, mais d'appriivoiser.

- Les réflexions sur la technologie constituent un des points d'appui de ce chapitre 3ème. L'amélioration des conditions de vie au cours de l'histoire (et même d'abord de la préhistoire) est saluée par le pape, mais on pourrait dire déjà qu'il y a une sorte d'opposition entre le véritable fruit de l'Esprit Saint qu'est le **travail humain**, et puis la **technocratie**, et cette opposition s'est accentuée aux cours des deux derniers siècles.

Parlons d'abord du **travail humain**. Je cite le §124 : "Dans n'importe quelle approche d'une écologie intégrale qui n'exclut pas l'être humain, il est indispensable d'incorporer la valeur du travail". Jésus lui-même a travaillé plus longtemps que parlé. "Le monde n'est pas un problème à résoudre, mais un mystère à contempler", oui, à **travailler** aussi, à appriivoiser. Le travail humain consiste à transformer, à "modifier" la nature (§102, je cite : "La **modification** de la nature à des fins utiles est une caractéristique de l'humanité depuis ses débuts"), mais il s'agit de la modifier pour un meilleur résultat, c'est-à-dire non pas pour détruire ni décupler mais pour **appriivoiser** la nature (c'est moi qui traduis). Rappelons-nous que le travail humain, c'est l'art d'obtenir un résultat beau et bon. Il y a ainsi un travail agricole, qui consiste à obtenir de bons produits agricoles comme les légumes, les céréales, les fruits (non pollués) ; un travail artisanal, qui consiste à faire et à parfaire de belles et bonnes choses utiles, comme une charrue, une poterie, un tissu ; un travail gratuit, qui consiste à soigner les fleurs, sculpter, décorer, écrire, chanter, danser, bâtir, faire de la musique... La dignité et l'excellence du travail humain repose sur ces trois sortes de travaux. Le travail n'est pas une condamnation, c'est un moyen donné à l'homme pour agir dans le seul but de la perfection de l'ouvrage, et ce travail-là ne peut produire que de belles et bonnes choses : c'est ce travail-là qui est à l'origine de l'amélioration des conditions de vie au cours de la préhistoire et de l'histoire. Mais dès qu'un de ces travaux est négligé ou déformé par la technocratie, la dignité et l'excellence du travail humain est déviée et bafouée (§ 127 : "Quand la capacité de contempler et de respecter est détériorée chez l'être humain, les conditions sont créées pour que le sens du travail soit défiguré."). Et l'accès au travail pour tous est évidemment primordial (toujours le § 127 : "Il est nécessaire que « l'on continue à se donner comme objectif prioritaire l'accès au travail... pour tous » - c'est une reprise de *Caritas in veritate* de Benoît XVI) ; le travailleur a encore plus besoin du travail que du salaire (§ 128 : "Le travail est une nécessité, il fait partie du sens de la vie sur cette terre, chemin de maturation, de développement humain et de réalisation personnelle").

Par opposition, la **technocratie** ne se préoccupe que d'obtenir un résultat. "Technocratie" vient de deux mots grecs qui signifient "art" et "commander", "gouverner", et leur association semble donc désigner ce par quoi l'homme aux commandes de la création en obtient quelque chose de bon et de beau. Mais on constate que cette définition idéale correspond de moins en moins à la réalité. En fait la technocratie, c'est l'art d'obtenir un résultat, indépendamment de savoir si ce résultat est bon ou mauvais. Or l'homme est pécheur, et c'est pourquoi le résultat est bien souvent mauvais. Au § 108, le pape évoque "la logique de fer" de la technique qui conduit à la domination, je cite : "De fait, la technique a un penchant pour chercher à tout englober dans sa logique de fer, et l'homme qui possède la technique « sait que, en dernière analyse, ce qui est en

jeu dans la technique, ce n'est ni l'utilité, ni le bien-être, mais la domination » (c'est une reprise de Romano Guardini). Au § 136, en conclusion du chapitre, il affirme que "la technique séparée de l'éthique sera difficilement capable d'auto-limiter son propre pouvoir".

Et c'est vrai qu'il y a ainsi des techniques agricoles mises en œuvre par des technocrates, qui visent à obtenir de grosses récoltes, indépendamment de savoir si le produit récolté est bon, et si les moyens pour l'obtenir sont bons (le pape traite en passant des organismes génétiquement modifiés, je cite le § 134 : "Même si, dans certaines régions, leur utilisation est à l'origine d'une croissance économique qui a aidé à résoudre des problèmes, il y a des difficultés importantes qui ne doivent pas être relativisées", par ex. "une concentration des terres productives entre les mains d'un petit nombre"; le pape pense "aux petits producteurs et travailleurs ruraux, à la biodiversité, au réseau des écosystèmes") ; nous savons bien qu'il y a aussi des techniques commerciales, qui visent à bien vendre, indépendamment de savoir si le produit vendu est bon, et si les moyens pour le vendre sont bons ; des techniques industrielles, qui visent à produire toujours plus, indépendamment de savoir si la qualité ne vaut pas mieux que la quantité, ni si les ouvriers n'en sont pas réduits à un travail inhumain et dégradant, ou tout simplement privés de travail, le chômage de masse étant une caractéristique de notre monde moderne. Au § 128, le pape affirme que "cesser d'investir dans les personnes pour obtenir plus de profit immédiat est une très mauvaise affaire pour la société." ... Et cependant je vous ferai remarquer que presque toutes les sociétés, et singulièrement la nôtre, considèrent que la Technique ainsi dirigée par les technocrates est une bonne chose, et qu'il est beau et bon d'y consacrer sa vie. c'est pourquoi d'ailleurs toute technique efficace, indépendamment de ses conséquences, y est appréciée dans la mesure où elle permet à l'homme d'obtenir le résultat qui lui plaît. Ainsi nos civilisations se sont-elles toujours enorgueillies de grandes réalisations techniques, depuis la Tour de Babel jusqu'aux bombes les plus "perfectionnées" (mot lourd de sens, soit dit en passant, car il montre que les hommes confondent l'habileté technique avec la perfection). Et c'est précisément cette logique qui mène à la destruction de l'environnement et à l'exploitation des personnes et des populations les plus faibles.

Je reviens au § 109 : "Le paradigme (= modèle) technocratique tend à exercer son emprise sur l'**économie** et la **politique**" et empêche de reconnaître que "le marché ne garantit pas en soi le développement humain intégral ni l'inclusion (≠ exclusion) sociale."

Là aussi on pourrait dire qu'il y a une sorte d'opposition entre le véritable fruit de l'Esprit Saint, c'est-à-dire une saine **frugalité**, qui procède d'une sorte de "culture écologique" (§ 111 : "La culture écologique... devrait être un regard différent, une pensée, une politique, un programme éducatif, un style de vie et une spiritualité qui constitueraient une résistance face à l'avancée du paradigme technocratique"), et puis l'**économie**.

C'est l'occasion pour moi de rappeler que la **frugalité** (c'est moi qui traduis ; au § 112, le pape parle de "mode de vie non consumériste", je cite : "des communautés de petits producteurs optent pour des systèmes de production moins polluants, en soutenant un mode de vie, de bonheur et de cohabitation non consumériste", et au § 126 le pape parle de "saine sobriété"), la **frugalité**, c'est l'art de purifier ses besoins et ses désirs avant d'essayer de les satisfaire, et c'est aussi l'art d'y renoncer si leur satisfaction fait du tort à autrui. Et alors ce dont nous avons vraiment besoin nous sera donné par surcroît. Cela consiste d'abord à savoir se passer de choses non nécessaires et même inutiles (voire néfastes), comme un régime trop riche en viande rouge et matières grasses et/ou sucrées, ou comme certains produits venant de trop loin, ou comme les produits fabriqués dans des conditions douteuses, et tout cela pour éviter de participer au gaspillage d'une alimentation trop riche, au mauvais emploi des terres tropicales, à l'utilisation excessive de fertilisants et à l'esclavage industriel. Dans notre monde où s'opposent

surconsommation et faim, rechercher la frugalité, c'est d'abord consommer intelligemment, et moins. "Donne-nous notre Pain..." et cela nous suffit !

Par opposition, **l'économie** ne se préoccupe que de satisfaire des besoins, réels ou supposés. "Economie" désigne théoriquement le soin qu'on porte à bien administrer sa maison. Belle définition, mais qui correspond de moins en moins à la réalité. En fait, l'économie, c'est l'art de prévoir les besoins (et, de façon plus raffinée, de les multiplier artificiellement) et les moyens de les satisfaire, indépendamment de savoir si ces besoins sont réels, ni si leur satisfaction ne fait pas du tort à autrui. Or, l'homme est pécheur, et c'est pourquoi ses "besoins" sont bien souvent imaginaires ou artificiels, et leur satisfaction fait bien souvent du tort à autrui. Il y a ainsi une économie agricole, qui vise principalement à satisfaire les besoins d'une population en nourriture, indépendamment de savoir si cette nourriture n'est pas trop riche et trop abondante, ni si les moyens mis en œuvre pour la produire n'entraînent pas le gaspillage ; une économie commerciale, qui vise notamment à satisfaire les besoins d'une population en produits venus de loin, indépendamment de savoir si leur production par d'autres peuples ne menace pas ces peuples de la famine ; une économie industrielle, qui vise par exemple à satisfaire les besoins d'une population en machines, indépendamment de savoir si ces machines sont vraiment utiles, ni si leur fabrication et leur fonctionnement ne nécessitent pas eux aussi un vaste gaspillage, sans compter l'esclavage ouvrier et le chômage évoqués plus haut. Presque toutes les sociétés, et singulièrement la nôtre, considèrent que l'Economie est une bonne chose, et qu'il est beau et bon d'y consacrer sa vie. C'est pourquoi toute organisation économique, indépendamment de ses conséquences, y est appréciée, dans la mesure où elle permet à l'homme de satisfaire des besoins toujours croissants. Ainsi notre société, à son tour, s'est-elle enorgueillie de son organisation économique et de sa richesse, même si celles-ci nécessitent l'injustice sous toutes ses formes.

Quant à la politique, elle sera abordée dans les chapitres suivants, mais j'ai envie d'en parler déjà, dans la suite logique de ce qui précède.

On pourrait dire déjà là aussi qu'il y a une sorte d'opposition entre le véritable fruit de l'Esprit Saint, c'est-à-dire la **vie communautaire**, et la **Politique**. La vie communautaire, c'est l'art de donner à chacun la place qui lui revient, dans le cadre de l'unanimité, c'est-à-dire par le consentement de tous à ce qui se fait. C'est donc là, et là seulement, que l'on trouve le souci du bien commun, c'est-à-dire du bien de tous sans exception. Pas le bien du Parti. Pas le bien de la Nation. Pas le bien de la Majorité : le bien de tous sans exception. Il existe des modèles de vie communautaire : la cellule familiale ; certaines communautés rurales : ashrams indiens, tribus amérindiennes, villages africains, monastères des diverses religions (cf. le § 126, qui commence ainsi : "Recueillons aussi quelque chose de la longue tradition du monachisme"), communautés paysannes (du type de l'Arche de Lanza del Vasto)... et puis bien sûr les communautés chrétiennes, qui se distinguent par le fait que leur permanence est moins dans la stabilité de l'institution, dont la forme et les participants changent, que dans la fidélité à l'esprit communautaire. Ces sociétés modèles, tant qu'elles restent fidèles à leur principe, sont des traditions vivantes. Et, soit dit en passant, l'autorité y revêt toujours une forme hiérarchique et patriarcale, en même temps qu'elle s'exerce dans le cadre de l'unanimité. L'autorité est au service de l'unanimité. Toute autorité qui ne vise pas à l'unanimité est abusive. Le vrai chef, qu'il soit père ou mère de famille, chef de village, ou évêque, ce n'est pas celui qui se fait obéir par la force, ni celui qui fait ce que veut la majorité, ni celui qui veut le bien de sa communauté au besoin par le malheur des autres, c'est celui qui favorise l'unanimité. L'unanimité n'est jamais donnée, elle est sans cesse à créer et recréer, et cela grâce au compromis, qui est un

accommodement provisoire avec celui qui n'est pas d'accord : on se met d'accord, au prix de concessions mutuelles, sans perdre de vue le but, qui reste l'unanimité.

Par opposition, la **politique**, c'est l'amour du pouvoir... L'essence de la politique, dit-on, c'est le souci de l'intérêt général et le dévouement au bien commun. Certains hommes (et femmes) politiques s'y efforcent. Mais quand on observe la vie politique, on constate que la pratique quotidienne de la politique est bien souvent très éloignée de cet idéal... En fait, la politique, c'est le plus souvent l'art d'arriver et de se maintenir au pouvoir, indépendamment de savoir si on est assez sage et honnête pour y faire quelque chose de bon. Or l'homme est pécheur, et c'est pourquoi la vie politique est bien souvent le domaine de gens insensés, sinon malhonnêtes. Il y a ainsi une politique totalitaire, qui vise à maintenir le Parti au pouvoir, indépendamment de savoir si le Parti a vraiment toujours raison ; une politique nationaliste, qui vise à maintenir la domination d'une nation, indépendamment de savoir si cette domination a quelque raison d'être ; une politique démocratique, qui vise à se maintenir au pouvoir en accomplissant les désirs de la majorité, indépendamment de savoir si ces désirs sont bons. Dans tous les cas, il s'agit de permettre au Pouvoir de se maintenir et à l'Ordre de régner. Et tant pis si cela nécessite que se perpétuent les abus de toutes sortes. (Encore une fois vous ne trouverez pas de développement sur la politique dans ce chapitre 3, c'est moi qui me donne à moi-même la liberté d'en parler déjà, car il y a de toute évidence une vraie continuité dans la pensée du pape entre **technique, économie et politique**).

Il est maintenant temps d'essayer d'aller plus loin, c'est à-dire de remonter à la source même du désordre (Là aussi, ce sont mes réflexions à moi à la lecture de l'Encyclique, et les conclusions que j'en tire). D'où vient tout cela ? D'où vient l'échec, l'erreur qui consiste à prendre la Technique, l'Economie, la Politique... pour de bonnes choses en elles-mêmes, indépendamment de leur mise en œuvre par des hommes pécheurs ? D'où vient cette confiance absolue qui apparaît aujourd'hui comme dangereusement aveugle ? D'où vient cette imperfection, source de destruction ?

Au fond, cette imperfection n'est rien d'autre à mon avis que ce qu'on pourrait appeler la **loi de la jungle**. et de fait la connaissance qui en résulte est bien imparfaite : elle consiste à s'emparer de ce qui est caché pour en posséder de force la substance, et en faire son profit. Et en effet les jungles sont remplies de cette connaissance-là : connaissance de la proie par le fauve, connaissance de la source limpide par le buffle qui s'y vautre, connaissance de la femelle par le mâle. Cette imperfection est naturelle, et voulue par Dieu : "Dieu vit que cela était bon" (Il n'a pas dit que c'était parfait, Il a dit que c'était bon). Mais l'homme dans tout cela ? Quel est son rôle, sinon tendre de toutes ses forces vers la perfection, et travailler en ce sens toute la nature ? Et pourquoi l'intelligence lui a-t-elle été donnée, sinon pour qu'il s'en serve à organiser la nature selon un certain esprit qui est le contraire de l'esprit de profit ? Mais l'homme préfère "manger de l'Arbre-de-la-Connaissance-du-Bon-et-du-Mauvais". C'est-à-dire qu'il préfère se servir de son intelligence comme le fauve se sert de ses crocs : pour le profit. Le péché, au fond, n'est rien d'autre que le nouveau nom, lourd de sens, dont se charge la loi de la jungle au contact de l'homme. Cela devient bien une faute, dès lors que l'homme, ayant reçu (seul de toutes les créatures) le pouvoir de s'éveiller à la conscience de cette imperfection et donc la liberté de l'accepter ou au contraire de rechercher la perfection, l'homme préfère en rester là, et de la loi de la jungle faire sa propre loi. Ce qui n'est pas péché chez l'animal (puisque l'animal ne peut pas se révolter contre son imperfection) devient péché chez l'homme. Et cela ferme l'homme à la connaissance de la Vérité au profit de la soif de connaître autre chose... Cette soif-là est semblable à celle du fauve : elle consiste à vouloir faire de Dieu, du prochain (comme de toute créature) et de soi-même les objets de son profit (et, de façon plus raffinée, les objets de son

étude en vue du profit qu'on peut en faire) au lieu d'en faire les objets de son amour. La science, qui en soi est une bonne chose, devient ainsi une valeur suprême, une idole à laquelle on sacrifie Dieu, le prochain (comme toute créature) et jusqu'à soi-même.

D'où une certaine Science moderne qui épluche, dissèque, isole, au lieu de chercher la simplicité des choses, leur harmonie, leur unité (§ 110 : "La spécialisation de la technologie elle-même implique une grande difficulté pour regarder l'ensemble. La fragmentation des savoirs sert dans la réalisation d'applications concrètes, mais elle amène en général à perdre le sens de la totalité, des relations qui existent entre les choses, d'un horizon large qui devient sans importance. Cela même empêche de trouver des chemins adéquats pour résoudre les problèmes les plus complexes du monde actuel, surtout ceux de l'environnement et des pauvres, qui ne peuvent pas être abordés d'un seul regard ou selon un seul type d'intérêts") ; ou bien au contraire la Science généralise, uniformise, systématise, au lieu de chercher l'unicité de chaque être, sa personnalité, son originalité irremplaçable. Sous couvert de curiosité désintéressée, on explore les merveilles de la création, mais ce faisant, qu'on le veuille ou non, on vulgarise, on exploite, on dénature, on désintègre. on invente des remèdes qui sont pires que les maux, on décuple les méfaits.

Conclusion : le pape appelle à une véritable conversion écologique du cœur, une sorte de "révolution culturelle" (le § 114 commence d'ailleurs ainsi : "Ce qui arrive en ce moment nous met devant l'urgence d'avancer dans une révolution culturelle courageuse"). Ce qui veut dire qu'il faut avoir une attitude **humaine** vis-à-vis de la planète, et non pas s'en faire les premiers prédateurs. Quant à la méthode à mettre en œuvre, il s'agit de ce que le pape appelle **l'écologie intégrale**, et ce sera donc l'objet du chapitre suivant.

père Bertrand Bousquet